5 Novembre, 1847.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE.

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matieres littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTERAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

Vol. IV. No. 60

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul,	£1
Abonnement à l'Album Mensuel, Litterair et Musical, seul,	£1
Aux deux publications reunies,	£1 10

Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus !

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, premiere insertion,	2s. 6d
Dix lignes et au-dessous, première insertion,	3s. 4d.
Au-dessus par lignes,	4d

Toute insertion subsequente, le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

feuilleton de la Revue Canadienne.

LES CAMARADES DE COLLEGE.

NOUVELLE.

Vers la fin d'août 1814, une calèche découverte et attelée de quatre vigoureux chevaux quitta la cour d'un bel hôtel de la rue de Provence et prit au galop le chemin de la Normandie. Le postillon faisait claquer son fouet, les chevaux agitaient leurs grelots, tandis que, de l'intérieur de la calèche, occupé par trois jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, on entendait résonner ce chœur d'un opéra alors en vogue :

Quittons, quittons ces bords,
L'Espagne nous appelle;
La fortune infidèle
Repousse nos efforts.

La fortune n'était nullement infidèle à l'un de ces trois jeunes gens, du moins à M. Adrien Lacour, qui, par la mort de son père, venait d'hériter d'une fortune considérable et emportait avec lui une soixantaine de mille francs en billets de banque, destinés à acheter des bois dont la possession devait augmenter la valeur et l'agrément d'une fort belle terre, située aux environs de Rouen. Les deux compagnons de M. Lacour étaient loin d'être aussi riches ; l'un des deux, cependant, possédait une charge d'agent de change, et il s'en fallait qu'il approuvât les projets d'acquisition de son ami.

—Mon cher Adrien, lui avait-il dit, il n'y a que les niais qui achètent des terres. Quand on a le bonheur d'être riche, il ne faut pas semer dans des sillons qui ne donnent des épis qu'une fois par an : mais jeter son grain dans une terre où la récolte se fait tous les mois, tous les jours même : cette terre, c'est la bourse.

Adrien profitait de ces leçons, et sa fortune presque entière était dans les mains de son ami l'agent de change ; mais il voulait acheter un bois giboyeux, voisin de sa terre, et, malgré les conseils de M. Léonard Duplessis, l'affaire était décidée. La troisième personne, qui occupait l'intérieur de la calèche, était M. Ernest Leroi : un peu plus âgé que ses deux compagnons, il passait auprès de ses amis pour un philosophe, pour un homme détaché des biens de ce monde et qui jouit doucement de la modeste fortune qu'il tient de son père, M. Ernest Leroi n'aimait pas la toilette, quoiqu'il fût toujours fort bien mis ; il n'était pas chasseur, quoiqu'il se servît volontiers des équipages de chasse de ses amis et qu'il fût très-habile tireur. En même temps froid et bienveillant, d'une complaisance excessive, d'une sobriété remarquable, il joignait à ces qualités une sagacité peu commune, que son ami Adrien Lacour ne soupçonnait pas, quoiqu'elle eût été facilement devinée par l'agent de change Léonard Duplessis.

Ernest Leroi, mettant à tout beaucoup de mesure et de réflexion, avait néanmoins une passion violente qui, désastreuse chez les autres hommes, pouvait, avec un caractère comme le sien, devenir la source de sa fortune : il était joueur. Il portait au jeu le sang froid qui ne l'abandonnait jamais et cette audace prudente qui est le garant du succès. Son plus grand soin était de cacher sa passion : le jeu l'ennuyait, disait-il ; il était d'ailleurs trop peu riche pour se livrer à un goût aussi ruineux, ce qui ne l'empêchait pas de jouer et de perdre généralement d'abord, pour gagner au moment où le jeu s'animait et devenait important. Les trois jeunes gens avaient été élevés ensemble, et leur amitié datait du collége. Ils cheminaient gaiement dans une voiture découverte, pour jouir plus à l'aise, après une journée étouffante, de l'air et de la fraîcheur de la nuit. Ils parlaient des danseuses de l'Opéra, des actrices des Variétés fort en vogue alors, et des Bourbons, dont le règne nouveau agitait tous les esprits. Quand la nuit fut venue et que le balancement uniforme de la calèche les eût bercés pendant cinq ou six heures, leur conversation languit, ils se turent l'un après l'autre ; alors ils s'enveloppèrent dans leurs manteaux et ils s'endormirent. Ils venaient de répasser Mantes, et leur légère voiture, entraînée par un postillon qui allait joindre au plus prochain relai une femme qu'il aimait, courait ou plutôt volait sur un chemin uni, mais qu'aucune lune amie, ni qu'aucune étoile n'éclairaient lorsque tout-à-coup deux hommes sautèrent à la tête des chevaux et les arrêtèrent. Le postillon fut pris à bras-le-corps et lancé à dix pas de ses chevaux ; trois gaillards vigoureux s'emparèrent de MM. Lacour, Duplessis et Leroi, et, chargés de ce fardeau, ils prirent chacun leur élan, se séparèrent, et coururent déposer leur proie loin de la route, à l'abri sous des arbres et des buissons, et dans trois endroits assez éloignés les uns des autres pour que ces messieurs ne pussent ni ni se secourir, ni même se voir.

Le concierge du collége où les trois jeunes gens ainsi arrêtés au milieu de leur voyage avaient été élevés, était père d'un garçon de l'âge des trois amis. L'avantage d'être le fils du portier de la maison valut à cet enfant une éducation pareille à celle que recevaient les autres élèves. Joseph Dubois (le fils du portier se nommait ainsi) profita d'un hasard aussi heureux pour lui ; et, comme la nature l'avait doué d'une très-grande force physique et d'une intelligence assez heureuse, il surpassa facilement ses condiciples au jeu comme à l'étude. Le père Dubois, qui vendait des martinets aux professeurs, en avait, d'ailleurs, toujours un en réserve et à l'usage de son fils quand l'enfant se négligeait. Joseph en était donc réduit à être le plus fort écolier de sa classe ou à passer par les verges de son père. Il se vengeait à la récréation, et rendait alors avec usure les coups qu'il recevait au logis. Léonard Duplessis était surtout sa victime ; Ernest Leroi lui échappait avec peine ; il épargnait seulement Adrien. Ainsi Joseph, soit par la force de ses poignets, soit par son intelligence et son assiduité au travail, était l'épouvantail du collége, et on lui en voulait d'autant plus, qu'il ne semblait pas fait pour aller de pair avec ses camarades. Quel ne fut donc pas l'étonnement d'Adrien Lacour, lorsqu'ouvrant les yeux et se débarrassant de son manteau, il se trouva hors de sa calèche, couché sous un arbre dont il entendait le vent de la nuit faire frémir les branches, et que, sentant sur sa poitrine le canon d'un pistolet, il reconnut la voix de son camarade de collége qui lui disait durement :

—Pas un cri, Adrien, ou tu es mort.

—Joseph ! Joseph ! dit Adrien.

—Oui, c'est moi, c'est Joseph.

A la bonne heure ; que nous est-il donc arrivé ? Nous avons donc versé ?

—Du tout : nous avons arrêté ta calèche, moi et mes camarades.

—Arrêté ! et pourquoi faire ?

Joseph fit entendre un petit rire qui n'annonçait rien de bon à Adrien, et, après un moment de silence, il prit la parole :

—Ecoute, Adrien, je serai bref, car j'ai peu de temps à demeurer avec toi. L'éducation que j'ai reçue, tu le sais, m'a rendu propre à tout. Je n'avais besoin que d'un peu de temps et de quelques protections pour en recueillir les fruits... Eh bien ! mon père, qui ne m'a jamais aimé, vient de me chasser de chez lui ; mes maîtres, auxquels je me suis adressé, ont prétendu avoir assez fait pour moi et avoir le droit de ne plus s'en occuper à l'avenir....Je suis allé trouver Duplessis.

—Prends-moi dans tes bureaux, lui ai-je dit, tu rendras service à un camarade et tu ne t'en repentiras pas ; au bout de huit jours je serai le meilleur de tes commis.

Léonard Duplessis se souvenait de ma supériorité et de mes violences au collége ; il m'a mis à la porte. J'ai été frapper chez Leroi.

—Mon ami, lui ai-je dit, tu peux me sauver la vie ; tu n'as qu'un mot à dire pour me faire avoir une petite place dans la maison du roi ; tu as un parent qui dispose de tout.. Mon père m'a chassé, mes professeurs m'abandonnent ; dis un seul mot, et tu assures mon avenir.

Leroi, continua Joseph, est un garçon prudent, qui ne se compromet jamais. Il me dit de repasser dans huit jours ; mais je lus dans ses yeux toute sa haine et toute sa mauvaise volonté. Il me restait Adrien Lacour.

—Eh bien ! mon ami, que n'es-tu venu chez moi ! dit Adrien Lacour d'une voix humble.

—Tu reçois à l'instant même ma visite, répondit Joseph. N'étais-tu pas chez toi, dans ta calèche ?

—Mon Dieu ! c'est bien différent, murmura Adrien qui sentait toujours sur sa poitrine le canon du pistolet.

—C'est absolument la même chose, dit Joseph ; nous allons agir ici comme nous le ferions dans ton hôtel de la rue de Provence. J'ai besoin de vingt-cinq mille francs, mon ami.

—Ah ! ah ! dit Adrien.

—Tu vas me les prêter, mon ami.

—Très-volontiers, mon ami ; viens me voir à Paris, quand j'y serai revenu, ou, si tu veux, viens à ma terre à dix lieues d'ici, près de Rouen.

Tandis qu'Adrien parlait ainsi d'une voix que le canon du pistolet rendait tremblante, Joseph de la main qui lui restait libre, déboutonnait son camarade et prenait dans la poche de son habit le portefeuille qui contenait les billets de banque.

—Voici soixante mille francs, dit-il ; tu m'en prêtes vingt-cinq, je te les rendrai..plus tard avec les intérêts.

Il s'éloigna alors de quelques pas, plaça son pistolet sous son bras, et, ouvrant le portefeuille, il en tira une liasse de billets de banque qu'il partagea en deux.

—L'obscurité de la nuit, dit-il, m'empêche de compter ; voici deux parts, à peu près égales ; s'il se trouve dans celle que je prends plus de vingt-cinq mille francs, tu recevras l'excédant bientôt. Ah ! mon cher Adrien, continua Joseph en mettant les billets de banque dans sa poche avec autant d'aisance que si la scene se fût passée dans le cabinet de son camarade de collége, je n'oublierai jamais le service que tu me rends, et je veux le reconnaître par un bon conseil : Défie-toi de Duplessis et de Leroi, ils dévoreront ta fortune, l'un à la bourse, l'autre sur un tapis vert, et, loin d'être reconnaissants, ils te méconnaîtront quand tu seras ruiné, tandis que moi, au contraire, je n'oublierai jamais la façon généreuse dont tu me prêtes ton argent. Eh bien ! malgré tout cela, si ce qui se passe entre nous venait à se savoir, les choses sont arrangées de manière que je pourrais bien aller pour dix ans, et contre mon gré à Brest ou à Toulon, tandis que Leroi et Duplessis te ruineront impunément.

Joseph rendit à son ami un portefeuille allégé de la moitié de ce qu'il contenait, il serra la main d'Adrien et enfourchant un cheval qui l'attendait, il disparut à la faveur de l'obscurité.

—Allons, se dit Adrien en se relevant et en cherchant à regagner le grand chemin, mon ami Joseph s'est fait voleur, mais il a mis avec moi des procédés, il aurait pu m'emprunter soixante mille francs au lieu de vingt-cinq. Il est bon d'avoir des amis partout.

Adrien trouva Duplessis et Leroi dans sa calèche ; on les avait entièrement dépouillés, on leur avait pris jusqu'à leurs manteaux. Le postillon était sur son cheval, Adrien, reprit sa place dans sa calèche et le voyage continua.

—Eh bien ! messieurs ! dit Adrien.

—Volé, dépouillé, répondit Duplessis, par les plus hardis brigands qui aient jamais infesté les grands chemins. Figure-toi, mon cher Adrien qu'on m'a enlevé une montre de Breguet qui valait mille écus, ma bourse où j'avais mis trente napoléons, hier avant de partir, et mon habit dont la couleur et la coupe ont apparemment convenu au Mandrin qui s'était emparé de moi.

Leroi avait conservé son habit.

—Mon voleur, dit-il, n'a pas été si heureux ; je n'avais sur moi qu'une montre de voyage et quelques écus, cependant il m'a pris une bague à laquelle je tenais : elle me venait d'une femme que j'aime. Et toi, Adrien, tu as conservé ta montre et ton manteau, tu as donc eu affaire à un ami ?

—A un camarade de collége, répondit Adrien, auquel vous avez refusé, Duplessis, une place dans ses bureaux, et Leroi une petite lettre qui l'aurait fait entrer dans la maison du roi.

—Joseph ! s'écrièrent les deux jeunes gens, Joseph est l'associé de misérables qui arrêtent sur la grande route ?

—Un moment, dit Adrien, un moment, je ne dis pas cela, vous voyez que j'ai conservé ma montre, ma bourse et mon manteau ; Joseph ne m'a rien pris, seulement il m'a emprunté quelque argent.

—Les soixante mille francs qui étaient dans ton portefeuille ! s'écria Duplessis.

—Un peu moins de la moitié, dit Adrien, et il m'a généreusement rendu le reste.

MM. Duplessis et Leroi trouvèrent avec peine des paroles assez vives pour exprimer leur indignation.

—Je frémis, disait Duplessis, quand je songe que j'ai été sur le point d'admettre chez moi un pareil brigand ; il aurait été capable de m'assassiner pour s'emparer de ma caisse.

—Peu s'en est fallu, reprit tranquillement Leroi, que je donnasse à ce Joseph une lettre de recommandation. Voyez comme on peut se compromettre par trop de facilité.

Mais quand ils apprirent que Joseph les avait représentés à Adrien comme devant le dépouiller, l'un à l'aide de spéculations de bourse, l'autre au moyen du jeu, leur fureur ne connut plus de bornes.

Ainsi, s'écrièrent-ils, non seulement il nous vole, mais il veut encore nous désunir et nous diviser ; il veut nous inspirer une méfiance qui ferait le malheur de notre vie !

—Si j'étais joueur, dit Leroi, je ne lui pardonnerais jamais.

—Il est toujours le même, reprit Duplessis, comme au collége, vivant à nos dépens, s'intruisant à nos dépens et nous rendant victimes de ses violences....il mourra sur un échaffaud.

Les trois amis en arrivant à Rouen firent leurs dépositions et donnèrent le signalement des voleurs qui les avaient arrêtés. Duplessis et Leroi dénoncèrent Joseph Dubois comme le chef de la bande et le signalèrent comme un homme aussi dangereux par son intelligence que par sa force physique. Adrien prit alors la parole.

—Monsieur, dit-il au magistrat devant lequel il déposait, Joseph est mon camarade de collége, et il me semble que nous ne devons pas le rendre plus coupable à vos yeux, qu'il ne l'est peut-être ; il était en mauvaise compagnie, mais rien ne prouve qu'il soit chef de voleurs. Il ne m'a rien volé, il m'a fait un emprunt un peu forcé, il est vrai, un emprunt sur un grand chemin et au milieu de la nuit, mais il m'a laissé mon argent, mes bijoux, et, au lieu de m'emprunter vingt cinq mille francs, il ne tenait qu'à lui de m'en emporter soixante mille. Je dois ajouter, dit encore Adrien que si Joseph fût venu chez moi me prier de lui prêter vingt-cinq mille francs, je l'aurais probablement fait volontiers.

Quelqu'indulgente que fût cette déposition, le fait principal n'en subsistait pas moins, et Adrien ne pouvait pas le nier. Joseph Dubois avait arrêté une calèche sur le grand chemin de Paris à Rouen, en compagnie de cinq ou six bandits. Deux de ces honnêtes personnages furent arrêtés, c'étaient précisément ceux qui avaient dépouillé Duplessis et Leroi ; ils dénoncèrent leurs compagnons. Mais ils nièrent connaître aucun individu du nom de Joseph Dubois, ou dont le signalement répondit à celui de l'ancien camarade des plaignants.

Adrien Lacour passa quelques jours dans sa terre, n'acheta pas le bois giboyeux dont il avait envie et revint à Paris : il y trouva une lettre qui contenait trois billets de banque.

" La position où nous nous trouvions tous deux, écrivait Joseph à son ami, la dernière fois que nous nous sommes vus, nous a fait commettre une erreur dont je ne veux pas profiter ; au lieu de vingt-cinq mille francs que je te demandais, tu m'en as donné vingt-huit. Erreur ne fait pas compte. Je te renvoie mille écus."

Trente ans après cette aventure, dans laquelle Joseph Dubois avait joué un rôle assez hasardé, c'est-à-dire en 1844, une voiture s'arrêta dans la rue de Rivoli, vis-à-vis la première grille du jardin des Tuileries, et il en descendit un gros monsieur d'une cinquantaine d'années, qui, tout en s'acheminant vers la grande allée, jetait de tous côtés des regards passionnés comme Tancrède lorsqu'il arrive à Messine après un long exil, et qu'il s'écrie :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Le gros monsieur egardait de tous ses yeux les changements qu'avait subis le jardin, et avait l'air heureux de fouler enfin le sol de la patrie ; il s'arrêta, tourna la tête vers le château et salua le drapeau tricolore. Tout indiquait en cet homme la force, la santé, et, quoiqu'il fût vêtu très simplement, l'assurance que donne la richesse ; c'était ce que les Anglais appellent un homme respectable, un homme qui, suivant la manière de parler des Américains, devait peser un nombre considérable de dollars. Il marchait pesamment, les mains croisées derrière le dos, faisant crier le sable sous les semelles de ses bottes, et berçant son imagination de tous ses souvenirs de jeunesse, lorsqu'à dix pas devant lui, il vit un individu à peu près de son âge, mais mince, fluet, les épaules arrondies, la figure echauffée, couvert d'un habit noir, que le temps avait jauni, et d'un pantalon dont le bas frangé était à trois doigts de souliers éculés et depuis longtemps privés de cirage. Le gros monsieur, après l'avoir examiné avec attention, marcha résolument vers ce pauvre hère, et l'aborda avec politesse.

—Monsieur, lui dit-il de l'air du monde le plus naturel, suis-je dans mon chemin pour aller chez Véry ?

Le mois d'octobre commençait, les feuilles des arbres jaunissaient et tombaient déjà, le soleil allait disparaître : il était cinq heures.

—Vous tournez le dos à Véry, dit le pauvre hère.

—Vraiment ?

—Oui, monsieur.

—Pourriez-vous m'y conduire ?

—Volontiers, monsieur, j'y vais.

—Vous y allez ?

—C'est-à-dire je vais passer devant sa porte.

Le gros monsieur retourna sur ses pas, et, conduit par son guide, il traversa les Tuileries, prit la rue de l'Échelle, gagna le Palais-Royal, et, quand il eut atteint le restaurant de Véry :

—C'est ici, monsieur, lui dit son guide.

—Eh bien ! entrons, dit le gros monsieur.

—Que j'entre ! et pourquoi faire ?

—Pour dîner apparemment. Que peut-on faire chez Véry ?

L'homme pauvre jeta un coup-d'œil sur son habit rapé, sur son pantalon en guenilles et sur son linge sale ; ce coup-d'œil disait ; " Comment voulez-vous que j'entre chez Véry dans cet équipage ?" Le gros monsieur comprit ce langage muet, et il se hâta d'ajouter :

—Bon ! bon ! l'habit n'y fait rien ; nous entrerons dans un cabinet particulier, j'ai un conseil a vous demander.

Ils entrèrent. Quand le potage au coulis d'écrevisses et le madère eurent un peu dissipé la timidité de l'homme pauvre, l'homme riche, tout en découpant une poule au riz, commença ainsi :

—Je viens de New-York, monsieur, et j'apporte des lettres de recommandation pour les principaux négociants de Paris ; j'ai besoin surtout d'un agent de change sûr et fidèle... Connaissez-vous M. Duplessis ? Est-il riche ?

—Très-riche de l'argent qu'il m'a volé, monsieur ; c'est à peu près, grace à lui, que je suis dans la misère.

—Oh ! s'il est riche, le reste importe peu, dit philosophiquement le gros monsieur ; mais a-t-il ce que l'on appelle des biens au soleil ?

L'homme pauvre poussa un profond soupir.

—Il a, dit-il, un portefeuille fort bien garni, un très-bel hôtel rue de Provence et une terre aux environs de Rouen.

—Avec un bois ? demanda l'étranger.

—Oui, monsieur, avec un bois.

Le reste du dîner se passa en silence : le gros monsieur mangea comme un individu que la nature a pourvu d'un excellent estomac, et l'homme pauvre, obligé de se contenter tous les jours d'une nourriture commune et quelquefois insuffisante profita peut être avec excès du bon repas que le hasard lui offrait, non sans admirer l'excentricité des Américains qui choisissent au hasard leurs compagnons de table dans le jardin des Tuileries.

—Avez-vous un état ? demanda enfin le gros monsieur à son hôte.

—Oui, monsieur, je suis garçon de bureau dans un ministère.

—N'importe, venez passer la soirée dans une maison où je vais faire le lansquenet ; vous serez de moitié dans mon jeu. Nous allons chez M. Leroi, auquel je suis aussi recommandé.

—M. Leroi ! s'écria le pauvre diable, ah ! monsieur, vous êtes perdu ! si vous mettez les pieds chez ce misérable ; c'est lui, c'est cet homme qui m'a dépouillé de ce que Duplessis m'avait laissé de ma fortune.

—Ah ! vraiment, dit le gros monsieur, il paraît que mes amis de New-York ont de mauvaises connaissances. Vous me découragez... j'ai dans ma poche encore une lettre, je ne sais si je dois en faire usage ; elle est pour M. Adrien Lacour, c'est peut-être encore un fripon... le connaissez-vous ?

—Oh ! celui-là n'est pas un fripon, répondit l'homme pauvre, c'est une dupe, et cette dupe, c'est moi qui vous parle. Duplessis et Leroi m'ont ruiné, monsieur ; ensuite ils m'ont abandonné sans pitié, et cependant j'étais prévenu...

—Par Joseph Dubois, s'écria le gros monsieur, et Joseph Dubois c'est moi, mon cher Adrien, qui t'ai emprunté vingt-cinq mille francs, il y a trente ans, sur la route de Paris a Rouen, et qui vais te les rendre, avec les intérêts... Voilà cent mille écus, mon ami ; c'est plus qu'il ne te revient, je le sais ; tu n'as droit qu'à soixante-deux mille cinq cents francs, mais quand on emprunte sur le grand chemin, dans la compagnie où je me trouvais et avec la façon que j'ai employée, on emprunte à plus de cinq pour cent.

—Joseph ! disait Adrien, tout étonné, Joseph, c'est toi ? Ah ! j'ai pensé à toi bien souvent.... Et, quant à cette affaire de Rouen ou de Mantes, n'est-ce pas, c'était près de Mantes ? J'ai toujours pensé que c'était un emprunt, je l'ai dit au juge d'instruction.

—Et ton amitié pour moi t'a trompé, répondit tristement Joseph ; je t'ai volé, je t'ai arraché violemment ce que tu ne m'aurais peut-être pas prêté, et cependant je ne suis pas un voleur ; je suis un honnête homme qui ni fait une faute, une faute unique ; je me suis associé pour un instant à des misérables auxquels j'ai, par vengeance, abandonné Duplessis et Leroi... C'est indigne... mais une chute n'a pas entraîné une autre chute. Un instant égaré par le besoin, j'ai cherché à racheter ma faute par une vie honnête ; depuis vingt ans, Joseph Dubois est connu pour le négociant le plus probe et en même temps le plus habile de New-York.... Que de fois j'ai pensé à toi ! Malgré mes prévisions, je te croyais riche et j'éloignais le moment d'acquitter ma dette, parce que je voulais te payer par mes mains et obtenir mon pardon. Quand le besoin de revoir la France s'est fait trop vivement sentir, quand j'ai été assez riche, je suis revenu. Il y a vingt jours que je suis à Paris... je sais tout. Je sais comment Duplessis a commencé ta ruine en supposant des pertes à la bourse qui n'existaient pas, et comment Leroi l'a achevée par le jeu... qu'il n'aime pas, dit-il... Quand je t'ai rencontré aux Tuileries, j'allais au-devant de toi, j'allais te chercher à ton ministère.

—Quel bonheur ! s'écria Adrien en prenant dans ses mains le portefeuille que Joseph venait de lui abandonner, je suis riche encore, Duplessis et Leroi vont me revoir heureux.

—Je ne le pense pas, répondit Joseph, l'un et l'autre sont entre les mains du procureur du roi ; le premier pour une banqueroute frauduleuse, le second pour avoir été trop heureux en jouant avec un mineur.

—Ah ! tant mieux ! s'écria Adrien.

—Il ne faut jamais se réjouir du malheur de personne, dit Joseph avec un soupir, ni surtout du déshonneur de ses camarades de collége. Qui sait ce qui serait arrivé à ton ami Joseph, s'il ne s'était pas exilé, il y a trente ans !

MARIE AYCARD.

GOUTS ET HABITUDES DE LA REINE ISABELLE.—Nos lecteurs liront peut-être avec intérêt quelques détails sur la vie privée de la reine Isabelle II, sur les goûts et sur le caractère de cette reine de seize ans. Un correspondant de Madrid adresse au *Constitutionnel* de Paris une lettre remplie de détails curieux sur cette jeune reine.

" Isabelle se lève très-tard, car elle se couche à trois ou quatre heures après minuit. Elle soupe à deux heures du matin.

" La reine écoute avec attention tout ce que lui disent ses ministres ; mais rien ne l'émeut ni ne l'intéresse autant que les actes de bienfaisance qu'on lui propose, que les récompenses des traits de vertu et de courage qu'on signale à sa générosité. Isabelle, dans ces circonstances, accorde toujours plus qu'on ne lui demande, et avec un cœur d'ange et une grâce infinie, elle s'attendrit et donne tout ce qu'elle peut.

" Avec cette exquise sensibilité, la jeune reine ne craint rien, et son courage est à toute épreuve ; elle conduit elle-même des attelages à deux et à quatre chevaux. S. M. est intrépide à cheval, et souvent elle défie, en plaisantant, les meilleurs cavaliers de sa suite de faire ce qu'elle fait ou de monter certains chevaux qu'elle seule parvient à dompter. Sa cousine germaine, l'infante dona Josepha, fille de l'infant don